



La locomotive arc-en-ciel

Dominique Le Boucher

Ecoute... écoute... je voudrais te raconter une histoire...
Chuff !... Chuff !... Chuff !...
La locomotive vient de se garer juste entre les deux rails rouges interlignes de son cahier d'école. Rouges ils le sont. Ça c'est sûr. Quand il a ouvert le cahier il l'a vu tout de suite. D'habitude ils sont bleus. Comme les ruisseaux à cresson où on court pieds nus. Pieds nus toujours. Avec les sandales aux lanières de cuir posées pas loin. Il ne faut surtout pas perdre les sandales car sans elles il ne pourra plus marcher sur les cailloux coupants des chemins bordés de genêts. Des chemins jaune d'or qui vont jusqu'au bout. Là où la terre s'arrête brutale. Là où on descend par des escaliers de bois que la mousse tisse de soie verte pailletée de coquillages.

Là où on trouve parfois des traces de naufrages d'il y a longtemps. Mais chut !... c'est un secret qu'on n'partage pas. La cachette aux trésors y a personne qui risque de la trouver...

À TIRE D'ELLES

Elle est aussi introuvable qu'un cahier aux interlignes rouges tracés gras qui sont des rails sur la page. Des rails qui vont sans doute quelque part vu qu'ils ne s'arrêtent pas à la marge en plus. Ils resquillent toute une largeur où il pourrait planquer des billes... des agates bleu turquoise avec lesquelles il n'a jamais su jouer. Et des tas d'autres en verre aussi.

Mais le soleil à l'intérieur c'est anis et citron mêlés. Et même parfois comme des ailes tremblantes de libellules au bord des ruisseaux à cresson. Pour tout ça il les aime les billes... ses maisons de lumière à lui. Alors s'il veut les défendre des mains envieuses des autres gamins comment faire ? Les faire disparaître ?

Il les garde d'habitude au fond d'un sac en papier bleu dans lequel sa mère protège le sucre du soleil. Il n'a rien pu trouver d'autre alors il l'a chipé. Depuis elle le poursuit car elle se doute jusque dans son lit où il héberge une famille entière de galets cueillis à leurs draps de sable. Les galets sont froids et doux comme des caresses quand il enfonce ses pieds. Ils n'ont pas de méchanceté à son égard. C'est déjà beaucoup. Parfois il les lèche ainsi qu'il le fait avec les billes jaune citron et le goût du sel au bout de la langue lui chatouille les orteils.

Le sucre il l'a vidé à côté du trou à fourmis que sa mère s'obstine à retirer de là. Il n'a pas osé emporter un sac de fourmis dans sa cachette favorite sous le matelas rempli de bruyères et de fougères sèches car elles risqueraient gros. Les billes ne craignent pas la lumière au contraire. Mais le sac en papier bleu les protège du regard avide des autres gamins qui croient que les Gitans sont des voleurs.

- Gitan ! Eh Gitan !... ils l'appellent en courant autour de lui avec des mugissements féroces qui lui déposent au bord des lèvres un rire triste et étonné.

LA LOCOMOTIVE ARC EN CIEL

Il n'a jamais pu leur dire qu'en dépit de ses boucles noires que personne ne coupe et du collier de petites perles d'onyx autour de son cou il n'est pas un Gitan.

Chuff !... Chuff !... Chuff !...

Il imagine que la page du cahier s'étend sous ses doigts jusqu'à l'océan. Elle devient un territoire à l'intérieur duquel il n'a plus qu'à entrer en s'accroupissant et en se mettant à quatre pattes entre les deux interlignes rouges. Il serait facile de creuser un trou sur le ballast pour enterrer les billes. Si la locomotive a pu parvenir jusque-là avec son gros corps luisant comme les perles du collier qu'il frotte du bout des doigts alors lui aussi. Entre les interlignes rouges tellement épais que même de ses yeux complètement myopes il les voit se diriger vers l'extrémité de la page où il doit y avoir des petits remous parmi les galets on a écrit quelque chose. Deux ou trois mots peut-être dont les lettres énormes se bousculent inutiles.

Dans le cahier il a vu tout de suite que les interlignes rouges traversant la page étaient une erreur. Il l'a vu avant de comprendre qu'il s'y passait quelque chose d'étrange. Pourtant il a donné ses sous en souriant au marchand parce que ça ne fait rien. Il ne peut pas parler au marchand de cahiers qui a les deux jambes écartées comme les pieds d'un tabouret sous son gros ventre mou sinon il va encore se faire traiter.

- Eh ! les Gitans on n'aime pas ça ici !...

La lueur violette d'un gros calot tout en haut de l'étagère vient se nicher au creux de sa paume. Ravi il referme les doigts dessus. Vite ! Si elle allait s'échapper... Et il se glisse par la porte entrebâillée carillonnante les yeux écarquillés sur son poing enchanté.

À TIRE D'ELLES

Chuff !... Chuff !... Chuff !...

Comment cette locomotive qui ressemble tellement à une vraie au-dedans de son armure noire de nuit est-elle arrivée là ? Il ne sait pas dessiner autre chose que des poissons sur le sable des deux ruisseaux à cresson que personne ne voit. Et d'ailleurs il ne possède que quelques crayons dont la mine est cassée depuis toujours. Il ne sait pas plus dessiner qu'écrire ou compter ou n'importe quoi d'autre. Depuis longtemps il a été remis au dernier banc en compagnie des lézards verts d'amande douce qui prennent le radiateur pour un soleil. Les lézards généreux s'installent sur ses genoux afin de partager la chaleur qui se faufile entre ses doigts de pieds. Des pieds nus pour toujours à l'intérieur des sandales trop grandes mais ça ne fait rien.

Il habite avec les lézards et les fourmis parce que ce sont des êtres inoffensifs qui n'embêtent pas les autres. Il aime sentir la terre et les petits cailloux. Il aime l'eau froide des deux ruisseaux à cresson. Il aime aussi la tiédeur du ventre écaillé vert amande des lézards chevaliers d'un radiateur soleil. Sûr qu'il aimerait parfois savoir dessiner et écrire... pourquoi pas ?... mais ça n'est pas son affaire.

Chuff !... Chuff !... Chuff !...

En le dévisageant de ses yeux énormes comme des soucoupes la sorcière qui loge au fond du troisième arbre creux sur le chemin de sa maison hors du village n'a pas réussi à lui faire peur. Il y a si peu de choses qui lui font peur dans ce monde-là. Pas le feulement strident de la chouette qui chevauche la nuit grande ouverte. Et pas plus le crissement des pierres s'éboulant au cœur de la forêt quand les arbres marchent lentement parmi les quartiers de lune.

- Tu m'apporteras ton dessert ce soir !... sinon gare !...

LA LOCOMOTIVE ARC EN CIEL

La sorcière qui habite le troisième arbre creux lui a miaulé ça dans l'oreille à la façon d'une vieille porte de château fort qu'on ferme par des verrous rouillés au milieu des rats et des oubliettes.

- Gare !... Gare !... il a répété en riant parce qu'elle est si laide avec ses deux chicots qu'il ne peut pas s'empêcher de la trouver gentiment drôle.

Drôle !... Drôle !... On dirait le carillon de la porte chez le marchand de cahiers qui certainement ne sait pas qu'une sorcière habite à deux pas.

Qu'est-ce que ça veut dire ce mot étrange ?... Gare !... ?

Aussitôt après que la locomotive à la cheminée fardée de fleurs de suie se soit pointée entre les deux rails interlignes rouges du cahier en se trompant elle aussi il a refermé sur elle les pages comme un secret. Depuis longtemps personne ne se soucie entre les murs murmurant et couverts de cartes géographes de l'école de savoir ce qu'ils font lui et les lézards chevaliers l'hiver vibrant de givre. Lui et les papillons amoureux des églantines rouges l'été.

Les maîtres vont frapper de fer d'autres doigts encrés violets. Et tirer d'autres oreilles où s'endort l'océan en ronronnant. Personne ne sait d'où il vient ni pourquoi son père l'a laissé là un jour en passant prendre le pain encore chaud que le boulanger du village ne cuit qu'une fois par semaine avant de repartir sur son vélo orange qu'on voit de loin. Il revient le chercher chaque soir après avoir bu juste ce qu'il faut et lorsqu'ils s'approchent ensemble du troisième arbre creux Richard est convaincu que la sorcière ne mouftera pas.

Depuis longtemps il poursuit de ses yeux lunaires les rayons du soleil griffant les vitres de la classe de leur prisme dansant. Et il connaît par cœur les couleurs chahutant à l'intérieur des tessons de lumière. Billes de verre et berlingots verts.

À TIRE D'ELLES

Par cœur il les connaît les couleurs lui qui ne sait ni écrire ni compter ni rien de tout ça.

Ding !... Ding !... Ding !...

Son père l'oublie souvent jusqu'à la nuit vernie de givre sur les bancs de sapin clair et rugueux de l'école où il finit son somme entamé à l'heure juste des lézards. Il sait que Richard ne s'inquiète jamais parce qu'il est un enfant sans soucis. Sur son visage au nez retroussé et aux deux incisives largement écartées les songes braconniers d'histoires merveilleuses qui ont jailli à son intention du troisième arbre creux laissent la sorcière sans pouvoirs et le maître d'école sans paroles.

Depuis longtemps le maître d'école d'ici ou de là-bas n'ouvre plus le cahier dont les pages sont blanches. Blanches d'aubépines en buisson au printemps. Blanches de lumière cristal où toutes les couleurs s'enfouissent à la fois. Blanches... Blanches...

Richard qui porte le nom d'un chevalier est revêtu de l'armure vert amande des lézards qui le protège du temps et de la méchanceté des marchands de cahiers. Son père voyageur l'oublie souvent sur les bancs rugueux mais ce qu'il aime le mieux c'est d'aller avec lui chercher de l'eau à côté du lavoir à la grande pompe jaune qui scintille bouton d'or contre les murs chauffés à midi. Ses bras forts actionnent la manivelle qui crie un peu. C'est lui qui tient le bidon au-dessus de ses pieds nus comme des poissons. Nus à l'intérieur des sandales pour toujours.

Et les lézards vert amande chevaliers du soleil viennent tout autour boire aux ruisseaux de cresson. Les villageois les regardent de leurs yeux d'ombre goutte à goutte attendre l'eau dans la senteur mouillée des pierres. Les villageois les regardent.

LA LOCOMOTIVE ARC EN CIEL

Son père l'oublie souvent mais lorsqu'il ouvre la paume il y a dedans une pierre à lumière qui repousse la nuit. Ensuite il faut remonter en sautillant sur la peau rude de la route jusqu'à ne plus voir les réverbères du village qu'en pointillés sous le chevelure des herbes craquantes. Depuis longtemps sa mère laisse mijoter à l'intérieur de la pièce aux reflets châtaigne des ragoûts d'oignons où flottent des coquillages au ventre rose. La main ouverte sur son trésor miroitant il sourit devant l'assiette de soupe dans laquelle surnagent des morceaux de pain qu'il ne mange pas léchant juste le liquide fort d'odeurs comme un jeune chiot.

A chaque fois qu'elle le voit faire elle crie. A chaque fois. Elle crie et Richard sourit en frottant du bout des doigts les perles noires qui font s'engloutir son cri au fond du troisième arbre creux. A chaque fois. Puis les pieds nus pour toujours il va s'asseoir contre le gros pommier où les druides dans leur robe blanche et longue de brume tressent des couronnes de gui pour offrir à la lune. Des colliers de lune et de douceur. Il les attend son cahier aux pages vierges à la main. Il les attend.



Ecoute... écoute bien...

Quatre vieux pommiers mâchouillés par le gui aux griffes lentes. Trois cerisiers bienveillants avec cerises de sang et une troupe de sapins vigilants qui ne montent la garde sur rien au bord d'une Cité de banlieue. Ça vous en bouche un coin. Entre deux des pommiers auxquels pas une sorcière n'a piqué de pommes suspendu aux fils de son hamac No No le bossu somnolant veille d'un œil. Et de l'autre il dort ou presque. C'est un terrain vague bien plus grand là où se trouve le territoire de No No le bossu que celui du ferrailleur

À TIRE D'ELLES

d'à côté. Des locomotives y vieillissent au rebut et les jardins ouvriers entourent le tout.

Mouchoirs de poche les jardins ouvriers ricochent sur le dos du fleuve noir autoroute. Mouchoirs de poche. Mouchoirs de poche tachés d'encre. Taches d'encre comme sur le cahier si Richard essaie d'y faire quelque chose avec ses doigts. Alors il vaut mieux ne rien tenter du tout. Le maître le sait qui le préserve de la tentation par l'absence d'encre et d'encrier. Car l'encre est noire de suie et l'encrier profond comme chargins d'enfance sans la moindre loupote pour éclairer dedans.

Chuff !... Chuff !... Chuff !...

Mais cette locomotive quand même elle est bien là. Au pied du gros pommier Richard songe à elle sans ouvrir le cahier aux deux rails rouges interlignes. Il songe aux quelques mots inutiles tracés en dessous dont il n'a parlé à personne. Il songe à la sorcière qui ignore qu'il ne mange jamais de dessert.



Ecoute... écoute bien...

No No le bossu est un Black de naissance avec deux gouttes de lait mêlées au chocolat de sa peau. Souvent au fond de son hamac ronronnant confortable il imagine l'île sanguine où son père un grand Nègre à la peau presque bleue a rejoint sa mère à l'endroit précis où naissent les arcs-en-ciel. C'est le pays des génies généreux que les éclipses ne gênent pas vu que des éclats de soleil sont suspendus à chaque goutte d'eau. Le pays où personne ne marche car les pieds pèsent. Et voilà pourquoi No No est sorti du ventre de sa mère avec une bosse dans le dos. Il aurait dû avoir des ailes à la place mais... Voilà pourquoi...

LA LOCOMOTIVE ARC EN CIEL

Voilà pourquoi No No le bossu avait toujours eu envie d'habiter tout près de l'océan qu'il n'avait rencontré qu'une seule fois afin de retrouver l'île où sont conçus les arcs-en-ciel. Vous voyez qu'il s'agit d'un rêve tout à fait simple si on y réfléchit mais qui se complique à mesure que No No se met à tenter de l'améliorer justement. A tenter de lui faire un costume papier glacé comme en portent les pingouins sur la banquise acidulée. Un costume pour un arc-en-ciel... ? Nu il est le plus insolent des rêves de l'océan.

On imagine que le père de No No un Nègre à la peau presque bleue avait fini par s'installer garde-barrière au fond d'une campagne où les arbres n'ont pas le temps de chômer. Ou d'abriter des sorcières aux mauvaises pensées. En ce temps-là il existait encore de drôles de métiers. Et de drôles de pays où ni les arbres ni les hommes ne terminent leur somme à force d'obéir à ce qu'y a écrit dans les livres des lendemains. Les livres déjà tricotés par ceux qui ont des hamacs hauts placés. Le père de No No ne risquait pas de faire le paresseux lui avec le chant des locomotives de l'aube à la nuit qu'il dirigeait de sa barrière magique tel un chef d'orchestre de sa baguette. No No ne l'avait jamais vu mais il imaginait... Le père de No No le bossu était imaginativement responsable d'un troupeau de locomotives déchaînées.

Chuff !... Chuff !... Chuff !...

La page du cahier s'étend sous ses doigts jusqu'à l'océan. Elle devient un territoire à l'intérieur duquel il n'a plus qu'à entrer en s'accroupissant et en se mettant à quatre pattes entre les deux interlignes rouges. Il serait facile de creuser un trou sur le ballast pour enterrer les billes. Si la locomotive a pu parvenir à cet endroit avec son gros corps luisant comme

À TIRE D'ELLES

les perles du collier alors lui aussi. Entre les interlignes rouges tellement épais que même de ses yeux complètement myopes il les voit se diriger vers l'extrémité de la page où il doit y avoir les petits remous parmi les galets on a écrit quelque chose. Deux ou trois mots peut-être dont les lettres énormes se bousculent inutiles.

Le second rêve de No No le bossu c'est de mener enfin une locomotive vêtue de son armure noire jusqu'à la mer.

En attendant le terrain bien plus vague que celui de Balthazar le ferrailleur d'à côté est le repère des filles aux jupes relevées jusqu'aux cuisses chocolat et cannelle et aux sandalettes défaits qui s'en balancent facile. No No le bossu taille des balançoires dans les planches en train de mourir sur les chantiers tout proches dont les copeaux sentent bon la résine rouquine et la noisette. Pour les cordes ce sont les plus dégourdies des filles volant haut au-dessus des pommiers tor-dus qui les rapportent planquées dans leur cartable ou sous leur tablier. Des cordes il n'en manque pas autour des grues amarrées là et ça porterait malheur assurément de les laisser se tortiller solitaires entre les pieds des hommes.

Les pieds nus pour toujours dans les chaussures de chantier. Les pieds nus venus de loin prendre part au grand festin donné par les fées au bout des chemins jaune doré. Vous vous souvenez ? Des chemins jaune doré ? Tiens donc... mais où ça ?...

No No le bossu n'a pas su quoi faire de sa vie ici ou là alors il a été chiffonnier et à l'époque où il y avait bien des chiffons à ramasser ça n'était pas un mauvais métier. Juste à côté parmi les petits jardins ouvriers mouchoirs de poche la masse des carcasses déployées des anciennes loco-déeses

LA LOCOMOTIVE ARC EN CIEL

dont les plaques de fonte éclatent au milieu de la lumière noire naissant de leurs reins. Des éclairs de fureur et de comédie montent vers le ciel au crépuscule volcanique lorsque les reines des enfers sont une à une dépouillées de leur costume en lamé.

C'est chez Balthazar qu'atterrissent pour finir les motrices larguées et taggées à mort. Il a obtenu l'autorisation d'un chemin de fer particulier à leur intention qui relie direct son terrain vague où cogne un cœur d'acier du matin au soir à la gare de triage des engins usagés et las d'avoir tant traversé le temps. Entre les rails bleuis de rosée des pâquerettes font la tête aux boutons-d'or qu'on voit de loin.

Balthazar qui a la soixantaine et même un peu plus a toujours eu de la peine de démonter les locomotives qui ont visité toute la terre empanachées de fumée rousse et grise moulées dans leur fourreau de lave refroidie. Après avoir frappé la journée durant sur le gong d'acier ses grosses godasses marquant la terre du terrain vague d'un piétinement de plus en plus accéléré Balthazar lâche tout au moment où le soleil plonge au fond de son terrier et va rejoindre No No le bossu en train de rouler son hamac dans la petite cabane en tôles vert pomme du jardin.



Ecoute... écoute bien...

Lorsqu'il redresse sa carcasse à l'intérieur d'une longue veste de cuir jaune entaillée par les éclats de fonte jaillissant Balthazar ressemble à un de ces antiques lézards des sables se saoulant de la liqueur nocturne pour se défaire de la violente morsure du jour. Il ne faudrait pas croire que les agnies symphonies pour locomotives qu'interprète Balthazar sans répit empêchent No No d'écouter les arcs-en-ciel se déplier

À TIRE D'ELLES

parmi les feuilles des bambous et des lilas dans un silence étourdissant. Seul No No d'ailleurs semble pouvoir jouir du silence déposé pour lui au cœur du halètement répétitif qui monte de la Cité comme la plainte d'un clochard ivre.

No No le bossu qui ne possède rien à vrai dire est un receleur de silences taillés à vif dans les pierres du terrain vague qu'il a choisies une par une et installées en un cercle approximatif au milieu des herbes et des fleurs sauvages de son jardin. Chaque pierre porte en elle une demeure de silence aussi vaste qu'un fragment d'arc-en-ciel. No No le bossu voyage entre pierres et ciel aussi facilement que s'il était paré d'ailes.

Balthazar écrase avec ses godasses le mic-mac d'ombre et de bouts de crépuscule se débattant parmi les graminées et les ronces et sans faire de bruit pour une fois sort de la grosse sacoche de cuir à peine un peu moins jaune à cause de la crasse des locos, que sa veste une baguette toute fraîche à l'odeur de levain acide et de miel. Pendant que No No le bossu donne la lumière dans la petite cabane à l'aide de la lampe à gaz qui fait le soir bleu turquoise Balthazar brise le pain en deux morceaux semblables qu'il fourre de chocolat noir. Et puis c'est la thermos de café posée sur la table de bistrot en marbre veiné lilas que No No a récupérée juste avant la casse. La thermos qui fume son parfum doux amer au milieu des deux bols et du sucre emballés propres à l'intérieur d'un torchon rouge rappelle les locomotives de l'autre côté éventrées.

C'est un dîner sans pareil que No No le bossu et Balthazar dégustent chaque soir en ramassant les miettes qu'il ne faut pas perdre. Puis ils lèchent à petits coups de langue le café très sucré lentement jusqu'au fond du bol.

LA LOCOMOTIVE ARC EN CIEL

No No le bossu et Balthazar habitent le même Block dressé tel un chef sioux au large des autres dans l'indifférence. On dirait un guetteur surveillant le canal où passent insouciantes et dociles des poissons morts et vifs. Le Block des Rats d'eaux comme on l'appelle est le plus vieux construit avec des matériaux d'antiquité et le plus taggé aussi. Les peintures de guerre des Apaches ne lui laissent aucune chance de se faire une vie sans soucis. Il a quand même mis des années à se fissurer malgré la persistance des eaux à le muer en habitation aquatique dont les mousses ont fini par remplacer le papier peint devenu aquarelle aux verts vibrants de sonorités douces.

Pour No No le fait d'habiter dans du béton tatoué ça n'a aucune importance en soi vu qu'il est sans cesse en voyage à cause de sa quête de l'île aux arcs-en-ciel. Heureusement car il a bénéficié d'un cagibi une pièce sans son avis à ras d'eau où la lumière du matin au soir entre pour ressortir aussitôt et laisser la place libre aux lumignons installés provisoires mais qui durent depuis longtemps se tortillant à l'extrémité de leur fil et donnant à l'ensemble du décor une atmosphère de cave.

C'est bizarre mais au départ ce sont les coups de gong de Balthazar qui ont permis à No No de s'habituer à vivre dépossédé du spectre solaire au creux duquel il est né. Balthazar ce diable de Négro encore plus noir que lui était un jaillissement de couleurs sans paroles. En croisant Balthazar un soir No No s'est arrêté éberlué par la stridence de la veste de cuir jaune alors qu'il venait à peine de s'éjecter de sa cave vert moussue dans l'intention d'aller ramasser quelques pierres pour son jardin.

- Eh grand-père ! a rigolé Balthazar en frottant l'une cont-

À TIRE D'ELLES

re l'autre ses larges mains de percussionniste... on dirait que t'as dépisté un fantôme ou quoi ?... Un fantôme black tu crois qu'ça existe ?

- Ben dis donc c'est vrai que j'ai jamais vu une pelure comme celle que t'as sur le dos... Est-ce que tu l'aurais pas piquée au soleil des fois ?...

- Ouah ! au soleil c'est sûr grand-père... Nous autres les Négros on fait dans la couleur si tu vois c'que j'veux dire... Y'a pas un luxe qu'on se refuse dans c'domaine mon camarade sinon on aurait le noir tout l'temps... pas vrai ?...

- D'autant que les locos. c'est pas non plus des stars du maquillage... 'Reusement qu'y a ce virtuose de Fats Domino pour les faire danser sur l'air de Blueberry Hill à travers les pattes de Balthazar !...

C'est comme ça que No No le bossu avait fait la connaissance de Balthazar qui déshabillait les locomotives sur le rythme d'un jazz endiablé et qui n'avait pas plus que lui quelqu'un avec qui partager son dîner.

Et puis après Balthazar et à force de promener sa carriole avec les planches pour les balançoires ici ou là il est sûr qu'il rencontrera un matin le chemin par où est passé son père pour aller faire le garde-barrière du côté de la mer. Vous vous souvenez ?...



Ecoute... écoute bien...

Ding !... Ding !... Ding !...

La porte de la boutique du marchand de cahiers carillonne vers six heures du soir alors qu'il est déjà en train de faire la poussière du jour à grands coups de son balai en fagots de bruyères que la lande porte telle une fourrure de reine solitaire. Le marchand de cahiers vend aussi des billes jaune

LA LOCOMOTIVE ARC EN CIEL

citron qui sont des yeux de hiboux... et vert libellules... des agates et des gros calots violets comme on le sait. Le marchand de cahiers lève la tête grognon en se demandant qui peut bien... à cette heure-ci... il va pour sûr boucler le bazar au plus vite...

- Tiens ! il s'exclame jetant le balai à la fourrure de bruyères contre la pile de cahiers cartonnés. Des cahiers dans lesquels on peut découper des figurines qui représentent les fermes aux toits d'iris qui fleurissent le ciel... avec tous leurs bâtiments d'argile ocre rouge et de paille et leurs animaux si ressemblants. Ou bien des gares aux toits transparents de vitres et des locomotives traversant des champs de marguerites et de coquelicots à toute vapeur sur des rails de papier argenté.

- Tiens !... il s'exclame l'air étonné parce qu'à cette heure-ci il ne s'attend pas... le petit gitan ahuri !!... Mais tu devrais être à la maison sans doute... Ces gitans... y s'occupent même pas de leurs gosses !... Et qu'est-ce que tu veux donc ?...

Richard qui a en toute circonstance sur le visage un sourire nuage ou pluie couchée contre les galets s'avance vers le gros homme court sur pattes qui se dandine dans ses chaussons son cahier ouvert à la main. Et de l'autre il caresse très fort la pierre à lumière que son père lui a donnée ce matin avant de partir sur son vélo orange entre les haies de genêts jaune doré en suivant les fils luisants de rosée.

Il a profité d'un instant propice où sa mère touille les coquilles roses dans le ragoût aux oignons pour quitter sa place au pied du vieux pommier et redescendre à l'intérieur du village avec une idée tout à fait arrêtée. Le cahier grand ouvert il l'a planté contre le nez où se dressent vigiles les lunettes du gros marchand qui surveillent les mêmes chapardeurs de billes du matin au soir.

À TIRE D'ELLES

Alors que l'autre qui n'en revient pas... à cette heure-ci quand même... ces gitans y s'occupent même pas de leurs gosses... cherche à récupérer son nez et sa vision du même coup en éloignant le cahier au bout de ses petits bras dodus... Richard a saisi au milieu de la pile un cahier cartonné couleur soleil en plein midi. Couleur soleil il l'est pour sûr le cahier qui vient de céder à son geste décidé et d'entraîner avec lui toute la pile les quatre fers en l'air. Et le balais fourrure de bruyères par-dessus.

Furieux le marchand de cahiers qui ne sait plus où poser les pieds ni les mains afin d'éviter que ça ne prenne des proportions à cette heure-ci quand même... et avec ce petit gitan ahuri... on ne sait pas des fois qu'il ait le mauvais œil... répète machinalement au milieu de l'effondrement :

- Ah c'est malin !... c'est malin !... y peuvent pas s'occuper de leurs gosses !...

Richard accroupi sur ses pieds nus à l'intérieur des sandales pour toujours a déplié les pages cartonnées et il suit du doigt... surtout ne pas se perdre... l'image d'un chemin de fer qui traverse sans s'en faire à chaque page un autre paysage. Arrivé à la dernière page du cahier il n'y a plus qu'une image mirage la mer qu'enjambe un grand manteau d'arc-en-ciel. Comme un sorcier venu d'une île on ne sait où. Comme un sorcier enfant prêtant au monde ses jouets enchantés.

Le regard du marchand de cahiers un tant soit peu superstitieux va de la locomotive noire empanachée d'une fumée qu'on peut toucher par l'odeur en dedans des pages au chemin de fer de carton qui lui semble soudain plus effrayant que l'apparition de toute la tribu des Gitans. Ils doivent camper quelque part non loin du village c'est certain.

Il a fourré les deux cahiers à la fois dans les mains trop

LA LOCOMOTIVE ARC EN CIEL

petites de Richard qui avait déjà sorti de sa poche les sous de cuivre que son père lui offre en cachette un doigt sur les lèvres. Puis il l'a poussé vers la porte se prenant les chaussons entre les pages où reniflaient cochons et vaches piétinant les poules sur le dos. Et les troupeaux de chevaux traversant les gares dont les verrières bleues explosent doucement en flocons de poussière sur la fourrure de bruyère.

- Non !... Non !... Garde tes sous... et rentre chez toi !...
Oui c'est ça... rentre vite... et ne dis pas d'où tu viens hein !...
- Ne dis rien surtout petit Gitan !... ne dis rien...



Ecoute... écoute bien...

Chuff !... Chuff !... Chuff !...

No No le bossu se souvient sans efforts au creux mou de son hamac des vitres buées avec de l'autre côté le train miniature et sa locomotive charbonnante tirant ses petits wagons rouges parmi des paysages de coton. A l'intérieur des gares aux aiguillages compliqués crissant bleus dans le matin ça n'était pas une mais quinze ou vingt machines qui attendaient là qu'on les pose sur des rails. Qu'on les pose. Pour partir vraiment loin des vitrines complices des manigances des gros hommes en chaussons à carreaux marron s'agitant derrière leurs tiroirs caisses.

No No n'avait que dix ans à cette époque précisément et il créchait alors dans le capharnaüm qu'était l'appartement barbouillé jaune soleil de Tante Gardénia. Un appartement qui n'avait pas son pareil dans toute la Cité des arcs-en-ciel. Moitié case africaine où on aurait suspendu des gris-gris confectionnés avec des dents de renards et des queues de blaireaux à côté des touffes d'herbes médicinales inconnues liées par un lacet de cuir roux. Pour l'autre moitié un théâtre aban-

À TIRE D'ELLES

donné à de vieux costumes pendant sur des cintres tels d'anciens figurants en plein retournement. Voilà la demeure de Tante Gardénia.

Mais n'allez pas croire qu'il s'agisse dans ce coin de la Cité de magie maléfique ou de quelque sorcellerie rendant les fleurs malades et les hommes cruels. Non n'allez pas croire. No No le bossu savait bien lui que Tante Gardénia dont la peau était aussi douce que celle d'une jeune chamelle portait en elle de la bonté pour les êtres. Et que ses mains avaient le pouvoir de guérir comme d'autres savent faire naître les arcs-en-ciel.

Oui. En dépit de ses familiarités avec le malotru qui dirigeait diabolique à la baguette l'église du quartier et que No No détestait gentiment Tante Gardénia adorait semer le désordre partout où elle se pointait. Et ça consistait avant tout à déjouer les sorts jetés là par les grands maîtres de la médecine à petit feu et les grands charlatans qui prêchaient l'imposture de vivre dans la joie.

Tanta Gardénia avait recueilli No No le bossu après que ses parents se soient dissous sous la buée des vitres parmi les gares aux aiguillages bleus de froid. Et elle lui avait offert pour le consoler une de ces locomotives dont la cheminée en panache ressemblait à s'y méprendre au casque d'argent du grand chevalier étincelant.

No No qui n'avait que dix ans à cette époque précisément croyait dur comme le gel léchant les rails qu'on pouvait être chevalier quoique bossu et conduire la locomotive enchantée à travers les parois cristallines du temps. Il n'était pas bien sûr d'avoir un jour cessé d'y croire même s'il avait dû finir par reconnaître qu'il lui faudrait s'y prendre autrement.

Et comme les maléfices des sorciers médecins et des grands

LA LOCOMOTIVE ARC EN CIEL

charlatans se répandaient sur la Cité telles des traînées faites par les lucioles au printemps sur le fond des fossés mœlleux Tante Gardénia ne chômait pas. No No qui disposait alors du gourbi déserté pour lui seul dessinait sur d'immenses rouleaux de papier de boucherie récupérés dans le terrain vague une locomotive fabuleuse. Arrivée au bout de la terre elle s'enfonçait au cœur de la bleuité des eaux et se déploierait trois mats dont les flancs portaient en eux les trésors de l'île aux oiseaux. L'île sur laquelle on peut danser pieds nus entre les couleurs de l'arc-en-ciel.

Ding !... Ding !... Ding !...

Richard tout cuirassé d'écailles vert amande s'endort lové parmi les lézards retardataires qui ne rattraperont jamais l'hiver. Enfance cristal prête à renaître unique demain auprès d'un radiateur sur un banc de bois à l'odeur acide. Surtout ne rien perdre d'elle car il faudrait sans fin la recommencer. Sans faim d'enfance comment attendre qu'un vélo orange traverse le silence givré des deux ruisseaux à cresson ?

Ding !... Ding !... Ding !...

Si Richard avait pu connaître Tante Gardénia il aurait cessé de voyager sur le ventre parmi la tribu des lézards sans savoir à quelle gare s'arrêter. S'arrêter enfin et s'installer parmi les hommes. Ils auraient fait ensemble le tour de la Cité dans un traîneau tiré par des chouettes chevêches obstinées. Et c'est Richard qui aurait galopin agité les sonnettes avant de disparaître entre deux chagrins de brume tandis que Tante Gardénia aurait posé solidaire ses mains sur des lits dévastés de douceur et d'amants séparés par un réveil moqueur.

Car Tante Gardénia ne soignait pas tant les maladies que les désastres de séparation et la peine qu'on se fait pour des

À TIRE D'ELLES

individus qui n'en valent pas le coup ni la corde pour les prendre vivants.

Mais ce dont personne ne se doutait à l'intérieur de la Cité c'est que si Tante Gardénia qui adorait danser la Bossa-Nova au milieu des blaireaux et des renards planqués dans son deux pièces de théâtre fréquentait assidûment le curé de la paroisse c'était en vue de lui glisser en douce quelques tisanes préméditées.

Non personne ne se doutait que les roupillons piqués par le curé qui ronflait fort comme dix locomotives en plein milieu de ses opérations divines et que le miaulement du petit orgue ne réveillait plus n'étaient pas dus à une quelconque intervention diabolique.

Et si Tante Gardénia avait suspendu autour d'elle tant de costumes c'est qu'elle savait qu'au printemps chacun avait besoin de changer de peau et de se déguiser autrement. Lorsque reviendraient les jours brumes de l'automne et que les filles délaisseraient les balançoires et leurs odeurs de pommes pour les préaux où les cabinets ont des portes qui ne ferment pas ils reprendraient leurs vêtements trop étroits et certains en feraient des feux de joie.

Mais Richard dans son sommeil embarqué ne pouvait imaginer ni Tante Gardénia... ni Balthazar... ni l'entrepôt aux locomotives de la Cité car là où il créchait au milieu des chemins jaune d'or et des ruisseaux à cresson il n'y avait pas d'autre présence que celle du vent et des druides endormis aussi il y a longtemps.

Et il n'aurait pu raconter à personne parce que chut ! c'était secret autant que la grotte des naufrageurs que son père sur le vélo orange allait poser chaque jour le téléphone automatique d'un bout à l'autre des prairies fréquentées par

LA LOCOMOTIVE ARC EN CIEL

les boutons d'or. Ça n'était pas faute d'avoir un métier... non... c'était comme ça pour s'amuser...

Ding !... Ding !... Ding !...

Raconter qu'il avait entraîné à sa suite Richard au cœur de chevalier qui portait l'armure des lézards... sa mère pour toujours en colère à cause des sous qui ne faisaient que passer... et la grand-mère paralysée qu'on emportait comme on pouvait vu qu'on laissait les meubles à chaque fois... On n'allait pas se charger vous pensez !

Non... il n'aurait pu dire à personne que la sorcière du troisième arbre creux sur le chemin où les bruyères attendaient était peut-être la grand-mère quand elle s'envolait avec le balai des nuits de sabbat de son fauteuil mais pas forcément. Elle cherchait obstinée à fourrer ses mains crochues à l'intérieur des poches du tablier où Richard avait ses billes jaune citron et ses agates qu'il touchait du bout des doigts au fond de leur sac de papier bleu quand il ne les planquait pas dans la grotte des naufrageurs que l'océan remplissait.

L'odeur des goémons le rendait fou et la cachette s'ouvrait comme un nombril de femme pierre quand il avait de tous ses bras écarté leur toison et retiré le galet rose qui l'obstruait. Ensuite à l'école on le reniflait mais aucun ne connaissait la nature étrange de ses tractations avec les naufrageurs. Sortilège l'odeur le suivait et c'est avec elle verte et grasse qu'il chassait les mains fouineuses de la grand-mère car il n'oubliait jamais de mettre dans ses poches une poignée de goémons sur lesquels ses ongles glissaient.



Ecoute... écoute bien...

Chuff !... Chuff !... Chuff !...

Lorsque l'hiver entrait à l'intérieur du jardin de No No à

À TIRE D'ELLES

pas d'oiseaux et que le froid givrait les cordes des balançoires il fallait trouver d'autres lieux pour partager la thermos de café noir qui donnait toujours à Balthazar l'envie de plaisanter.

- C'est fou c'qu'y a comme trucs noirs dans ma vie alors !... Regard' bien No No !... Y'a l'café... y'a l'chocolat... y'a les locos... et puis j'crois mêm' qu'y a moi et toi aussi... Qu'est-c'que t'en dis hein... No No ?...

A chaque fois il répétait ça Balthazar emballé dans son manteau jaune qui éblouissait les yeux de No No autant qu'au premier jour. Et avec ses mains il frappait la cadence en se marrant. Sûr que c'était un air de danse ou un bon vieux refrain de piano stride de Fats Domino.

- Y'a l'café... y'a l'chocolat... y'a les locos... et pis y'a toi et moi...

Balthazar était capable de tourner toupie sur lui-même dansant comme ça le rythme dans les pieds. No No le trouvait splendide avec son manteau jaune citron et son pantalon bouffant en soie violette parsemé de petits rectangles rose vif. Ses sandales sur lesquelles la poussière araignée et la suie n'avaient pas réussi leur maquillage étaient... inutile de le préciser jaunes évidemment.

- Me demande bien... disait No No qui le regardait pas mal émerveillé où c'est que tu peux trouver des vêtements de ce style là !... Jamais j'ai vu ça sur le dos de personne c'est évident ...

- Hé !... figure-toi mon camarade que tout le monde y n'pourrait pas se saper de cette manière... Faut avoir de la classe...

Et No No approuvait parce que c'était vrai.

- Et puis... le jaune c'est pour qu'on me voie dans le noir !...

Et No No et Balthazar éclataient de rire parce que c'était vrai.

Pour finir No No le bossu avait apporté la musette bourrée des provisions du dîner à l'entrepôt des locos. où Balthazar continuait de démantibuler leurs carcasses de gardiennes du passé.

- Ouais !... un passé qu'est drôl'ment dépassé écoute No No !... il affirmait en ouvrant à fond le tirage du poêle à huile qui jetait sur les formes sombres affaissées comme des totems défaits de petits clins d'œil rougeoyants.

- Et Fats Domino alors !... répondait No No. Et comme c'était à chaque fois la même réplique Balthazar la savait par cœur et il l'attendait pour des raisons d'amitié. Si No No n'avait pas dit ça il aurait sans doute manqué quelque chose à leur histoire.

C'est de cette façon qu'avait germé l'idée. L'idée... elle allait occuper les soirées de No No qui en profitait pour traîner au milieu des écailles de fonte entassées les balançoires à rapiécer et auprès de Balthazar vautre dans le hamac les yeux mi-clos.



Ecoute... écoute bien...

Chuff !... Chuff !... Chuff !...

Lorsque la bicyclette orange ne s'était pas annoncée et que la nuit repeignait les choses de la salle de classe à sa façon y compris la cote de mailles verte des lézards Richard ne se dépêchait pas de prendre le chemin du troisième arbre creux vu qu'il savait que là-haut la vieille soupe aux coquillages à l'odeur de craie mouillée l'attendait. A la lueur indigo de la veilleuse il avait maintenant une occupation qui faisait

À TIRE D'ELLES

de lui un authentique chevalier. Il installait son cahier debout entrouvert à la page où la locomotive sur ses interlignes rouges fumait et crachait. Puis il plantait le décor tout autour avec les petits éléments de carton et le passage à niveau dont la gare avait même un jardin et des lilas mauves que des vaches vraiment noires et blanches tentaient d'importuner.

Pour le reste il poursuivait le zig-zag des rails à l'aide des bâtonnets de craie aussi loin que possible et c'était embêtant parce qu'il manquait quand même les deux ruisseaux à cresson et le chemin aux genêts jaune d'or qui va jusqu'au bout. Au bout quand on descendait de l'estrade alors là c'était l'océan et la locomotive s'arrêterait juste au ras des petites vagues parées de leurs colliers de goémons qui en quelques coups de langue la couvriraient de fleurs de sel.

Chuff !... Chuff !... Chuff !...

C'était un des derniers jours de mars mais on sentait déjà que le printemps allait faire quelque chose de pas ordinaire car il s'était pointé par l'entrée des artistes avec pâquerettes et boutons d'or sous la pointe de ses pieds bien avant la date décidée dans les grimoires.

No No venait d'entrer dans l'entrepôt des locos. comme un tourbillon d'odeur de menthe poivrée et il agitait sous le nez de Balthazar qui essuyait ses mains tartinées de cambouis une liasse de feuillets où on imaginait des tampons et des gribouillis mal fagotés par des types au museau pointu.

- Voilà !... Ça y est... J'ai ai reçues c'matin les autorisations... On va pouvoir le faire notre voyage... enfin !... Tu entends Balthazar ?... Ça y est !... enfin ça y est !...

- Je vois pas bien de quel voyage tu causes mon camarade...

Non... j'vois pas...

Balthazar avait noté ces temps derniers chez No No le bossu une tendance à agiter nerveusement les mains comme pour attraper des papillons et à parler tout seul avec véhémence mais ça n'était pas les bizarreries des humains qui l'auraient fait sortir de ses gonds. Balthazar qui pour cause d'entrailles de locomotives était huilé de la tête aux pieds ne grinçait jamais même en cas de colère extrême. Il laissait juste filer entre ses dents un sifflement aussi paresseux que celui d'un lézard vert au printemps. Et dès qu'il quittait les stars sapées de suie il se fringuait joli.

Comme c'était midi trépassé Balthazar avait entamé un sandwich aux sardines d'où pendaient deux feuilles de salade fatiguées. Il s'abreuvait à grandes goulées au litre de rouge mais par égard pour No No il est allé chercher deux verres bien propres et un torchon blanc qu'il a posé à même le banc avec la bouteille vermeille par-dessus.

Entre deux gorgées No No a expliqué l'affaire qu'il avait mis des mois à réaliser et à laquelle Balthazar était convié comme invité juste le temps d'un petit voyage au bord de l'océan. Mais ça n'était pas la peine de s'inquiéter tout était réglé et Balthazar ne s'apercevrait même pas de son départ que déjà le retour se serait impeccable organisé et la vie aurait repris son cours.

Balthazar en avait l'habitude depuis le temps... Avec No No on était toujours plus tard qu'à l'instant présent.



Ecoute... écoute bien...

Et No No levait le bras dont la main tenait les papiers tamponnés à la façon d'un chef de gare en train d'agiter le drapeau qui permettait à la loco de prendre la clé des champs.

À TIRE D'ELLES

- C'est pas compliqué... y'a juste à aller la chercher à la réserve numéro trois... au troisième sous-sol quoi... là où tu sais... Elle sera chargée avec les boulets de coke et tout ce qu'il faut...

- Ensuite y'aura qu'à suivre les indications sur la carte... y'a tout qu'est écrit... on peut pas se tromper... c'est un vieux réseau mais il est encore bon...

Il a sorti du paquet de papiers un cahier cartonné à l'intérieur duquel on avait dessiné à grands traits.

- Les rails sont en rouge... les passages à niveau en vert... et les arrêts obligatoires aux aiguillages pour laisser passer les trains pressés y sont indiqués d'un point d'exclamation jaune citron...

- Jaune citron ?... il a répété Balthazar l'air ahuri.

- Oui... jaune citron c'est bien ça... tu me suis... Oh ! ça ne prendra pas plus d'un mois pour arriver dans la dernière gare là-bas où ils veulent bien qu'on s'arrête définitif et qu'on s'installe avec les S.D.F. du coin... Ils seront sans doute pas nombreux vu que c'est un peu paumé comme endroit...

- Y'a déjà des Gitans qui font ça à côté d'une autre gare et y z'ont même planté des iris autour de la motrice diesel, une récente avec cinq wagons pas moins... Tout le monde les connaît les Gitans... Y a les poules qui se baladent sur les rails et le bazar autour et les paniers... Mais moi j'ai demandé que deux wagons ça suffira...

- Deux wagons ?... Balthazar était resté la bouche ouverte devant le sandwich entamé et les deux feuilles de salade fatiguées.

- Comme ça on pourra s'installer confortable tout le long du trajet... Y'a pas de soucis à se faire... Les affaires sont

LA LOCOMOTIVE ARC EN CIEL

déjà dans la cabane du jardin... Et toi t'es invité à tenir le gouvernail vu que tu connais les locos. comme pas un. Bon... quand c'est que tu prends tes journées parc'que voilà... faut pas qu'on traîne avec les papiers... j'voudrais pas avoir à la voler quand même...

- La voler ?... il a gémi Balthazar en reposant le sandwich aux feuilles de salade fatiguées sur le banc et en avalant cul sec la moitié de la bouteille de rouge au goulot avec ses épaules qui frémissaient comme par grand vent.

- No No... t'es fou... je t'assure que t'es complètement fou...

- Eh !... il a dit No No le bossu en riant et en levant son verre rouge vermeil au nez de la dernière locomotive exposée là le ventre à l'air... je suis le fils de l'arc-en-ciel... non ?...

Ding !... Ding !... Ding !...

La bicyclette orange appuyée contre le préau de l'école qui ressemblait à une gare désaffectée à cause du soleil que les mômes voulaient attraper comme un ballon se sauvant toujours plus loin le père de Richard cherchait en vain le gamin qui à cette heure aurait dû faire sagement le fou avec ses bouts de carton et les craies cassées que le maître lui cédait.

Après avoir fouillé partout il s'est dit en haussant les épaules que le marchand de cahiers chez qui le gamin lézardait avant de rentrer parmi les calots violets et les billes jaune citron... quand il y en avait un vert émeraude c'était l'océan... l'avait sans doute récupéré et qu'il le renverrait à l'heure de la fermeture. Pas de soucis...

Et il est reparti en direction du bistrot sur le vélo orange qui zigzaguait en poursuivant les lézards verts vautrés dans les lits de poussière argentée qui leur faisaient une armure imaginaire.

À TIRE D'ELLES

Chuff !... Chuff !... Chuff !...

La locomotive vient juste de s'arrêter entre les deux rails de la gare qui n'a rien vu de la sorte depuis longtemps avec son toit d'ardoises gris turquoise tombant sur ses pieds et la rangée d'iris au milieu telle une crête dressée au bord du ciel. Les rails sont comme des ruisseaux à cresson où on court pieds nus. Pieds nus pour toujours. La barrière du passage à niveau fait clôture à un petit jardin de lilas et d'églantiers rouges où un vieux bonhomme cantonnier aide des radis et des courgettes à se disputer le terrain couvert de cailloux blancs.

En dépit du ronchonnement de la loco plus grise qu'un vieil éléphant observant sans rien y comprendre l'étendue ocre bleue à ses pieds et de l'épaisse touffe de fumée entourant les deux wagons taggés à mort de peintures de guerre rouge sang personne n'est encore au courant de ce qui vient d'arriver au bout de la terre ou presque.

Personne sauf Richard évidemment.

Pas du tout étonné par l'événement il a couru sur ses pieds nus derrière la loco qui en a vraiment marre de trimbaler à son bord ce Black au manteau jaune de cuir reluisant que No No le bossu alimente en bouteilles de rouge et tasses de café alternativement et qui chante " Blueberry Hill " de Fats Domino en frappant sur son estomac du plat de sa main tartinée de suie. Sans parler de cette effrontée de Tante Gardénia et de son chapeau de paille couvert de boutons d'or... de coquelicots et de toutes les herbes sauvages récoltées aux arrêts obligatoires des points d'exclamation jaune citron.

Richard pas du tout étonné avait aussitôt repéré sur le ventre de la loco un graf en lettres énormes qui avait juste la même allure que celui tracé par on ne sait qui en dessous des deux interlignes rouges et du dessin de la motrice dés-

LA LOCOMOTIVE ARC EN CIEL

se noire ensorcelée dans son cahier. C'est tante Gardénia qui l'avait vu suivre du bout de l'index l'inscription tandis qu'il suçait un par un les doigts de son autre main l'air un peu triste de celui qui n'aura jamais de réponse. Alors elle avait lu pour lui les mots des mômes des Cités désenchantés : "GARE AUX RÊVES !" Gare !... gare !... tiens... il avait déjà entendu ça quelque part... Mais où donc ?

Tante Gardénia qui en profite pour faire provision de brassées de plantes que personne ne connaît relève ses jupes pour l'occasion jusqu'à découvrir ses culottes vert pomme garnies de volants faisant drôlement marrer les paysans accompagnés de leurs vaches normalement noires et blanches pour voir passer ce train d'il y a longtemps.

- Eh bien ! nous y voilà... s'est écrié No No le bossu en sautant sur le talus plus crasseux que la loco. Regarde un peu Balthazar... regarde... c'est l'océan... c'est lui...

- Ben oui !... il a répondu Balthazar... sûr que c'est lui mon camarade...

- Oh !... a remarqué rusée Tante Gardénia qui a relevé ses jupes pour descendre délicatement parmi les bleuets et les chardons violets où les bourdons bourdonnaient joyeux et amoureux... regardez... on a un invité.

Debout tout contre la loco Richard caressait doucement l'acier de la déesse ancienne comme s'il s'agissait du ventre chaud sous l'armure des lézards qui l'avaient fait chevalier. Au fond de ses yeux écarquillés brillaient la lumière des calots violets et le feu vif des genêts qui dansait sur le chemin des fées. Longtemps il est resté là contre elle sans bouger et c'est seulement lorsque Tante Gardénia a posé la nappe blanche comme un papillon au milieu des prés et les verres qui faisaient des taches rouges par-dessus qu'il a accepté de venir

À TIRE D'ELLES

partager les tranches de pain et les sardines qu'on avait grillées sur le foyer improvisé mais on n'était pas à ça près.

Et c'est lui Richard qui les a emmenés ensuite par les escaliers de bois que la mousse tisse de soie verte et de coquillages vers la grotte au trésor... la demeure des naufrageurs où une immense goélette fracassée finissait de mourir. Durant toute la nuit bordée par le concerto concerté des grenouilles le feu dansant sur la cotte de mailles de la déesse ancienne a fait croire aux habitants du village interloqués à un ballet de fées au milieu des pierres dressées.



Ecoute... écoute... je voudrais te raconter une histoire...

Ce qu'il y a d'étonnant avec la fin de cette histoire c'est que personne ne la connaît. Non personne...

A part peut-être le marchand de cahiers par qui tout a dû commencer avec l'entrée de la locomotive entre les interlignes rouges du cahier de Richard. Mais sa boutique est fermée depuis le début de l'été et personne ne sait où il est passé.

Non personne...

Cela fait beaucoup de mystères en somme mais le plus énorme demeure celui de la disparition de la locomotive noire quelques jours après son arrivée ou plutôt quelques jours et une nuit on s'en serait douté...

Sur le mur de la mairie a été placardé l'avis de recherche d'un petit gitan un peu innocent et d'une motrice BB 1920 de l'année de sa naissance accompagnée de ses deux wagons d'origine revus et corrigés par les mêmes de la Cité Ghetto sans qu'aucune trace ni de l'une ni de l'autre n'ait pu être repérée.

Tout ce qu'on sait c'est que la gare aux lilas et aux églantines rouges au pied desquels les radis et les courgettes se

LA LOCOMOTIVE ARC EN CIEL

disputent le terrain est la dernière du réseau ferré avant le bout de la terre. Et que les rails se perdent un peu plus loin au milieu des genêts jaune d'or et des bruyères que les dents du sable croquent doucement face au museau mouillé de l'océan.

Non personne ne sait pourquoi depuis la disparition de l'enfant à la cotte de mailles vert lézard et de la locomotive noire renaît chaque matin comme un pont entre ciel et terre... comme le plus insolent des rêves de l'océan l'éclat de rire d'un double arc-en-ciel.

Non personne ne sait... pas même la sorcière du troisième arbre creux à côté duquel on a retrouvé un collier de perles d'onyx noires. Alors...

Jeudi, 8 mai 2003



Mur

Roseline Ferrando

Il a dit : " Mur ! "

*L'un y voit la prison, le silence peuplé des larmes
qu'on occulte, la crainte, infranchissable, aux élytres
glacées.*

*L'autre, les pierres sèches granitées de soleil, l'instant
de grâce pure, enchanté de cigales, où, de tant
pétiller, la clarté se délite en explosions d'ivresses.*

" Mur ! "
a-t-il répété.

*... Le lézard de grimper sur d'étranges rochers,
brûlants tout d'un côté et froids à leur envers.*